

René Lew,  
le 21 août 2020,  
pour le colloque de Dimensions de la psychanalyse,  
*Turbulences, tourbillons et chaos en psychanalyse*,  
des 3 et 4 octobre 2020.

## Le moule et le kaolin

« En bornant mal le champ de sa découverte,  
Frege, qui agissait en précurseur fut leurré par  
le miroitement de la raison pure dans les eaux  
turbulentes de la langue commune. »

Introduction de Cl. Imbert  
à G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique*,  
trad. fse Seuil, p. 13.

« Il ne peut y avoir de destruction et de chaos »

Didier Lallement,  
Préfet de Police de Paris,  
interdisant le 11 septembre 2020  
(date fatidique pour le Chili  
et pour New-York)  
la manifestation des Gilets Jaunes  
sur les Champs Elysées.

## Introduction

La psychanalyse est une pratique du vide. Non sans lien avec celle du zen — mais elle remplace la méditation par la parole. La parole — comme fonction d'échange — est en effet un praticable du vide, même si elle reste insaisissable.

Aussi, à théoriser la parole, la psychanalyse théorise-t-elle le vide. La pulsion est le mode de matérialisation réversible du vide comme parole prenant corps. Réversible, à suivre et Lacan (mode par lequel le dire prend corps) et Freud (effet du somatique sur le psychique).

✱

Ce texte présente dans ce fil une théorie d'ensemble de la psychanalyse. Il traite expressément de la théorie et non de la pratique. Il introduit ainsi à mon séminaire de cette année sur théorie et pratique. Je peux l'écrire au titre du chaos, car le chaos spécifie un schématisme d'ensemble sans lequel, à mon avis, rien ne peut s'écrire. Ce schématisme, je le dis récursif et imprédictif — en le fondant sur des discours toujours en constitution que sont ceux

des logiques imprédicatives, de la physique quantique, de l'organisation du vide. C'est précisément la structure du vide qui définit le moule dont se fait le sujet qui se motive d'une consistance qui s'avère être le *chaos de l'Un*. Et ce propos se permet d'être assertif à se fonder de ce qui échappe en le constituant.

Le poétique de ces discours rejoint ce qu'une certaine poésie attrape par la *voix* de l'écriture. Je l'ai indiqué à partir de Baudelaire dans « Schématisme, architectonique et/ou esthétique » (in E. Tenenbaum et R.L., *Poésie et psychanalyse*, Lysimaque, 2020). J'en étayerai ici aussi le propos sur Hölderlin, longtemps explicite à cet égard, si on veut bien savoir le lire, mais implicite dans ses derniers poèmes. Et la topologie du chaos nous donne une approche imaginable — si faire se peut — de ces questions.

Je rappelle sur ce fond que parler de schématisme implique de mettre en œuvre concepts (et nomination de ces concepts), morphologie de leurs interconnexions, figuration de cette structure. La théorie du chaos nous propose ainsi des figures acceptables de l'organisation signifiante dont se structure l'inconscient. On peut effectivement les dire représenter des attracteurs étranges d'y piéger le sujet dans une signifiante (une représentante) fractale, sans laquelle il n'y aurait pas de sujet ni même lieu d'en évoquer l'émergence, sinon en soulignant que la signifiante opère récursivement à l'hypothétique utilisant le vide, sinon l'absence, comme comburant.

\*

Le moule dont se fait le sujet n'est en effet que fiduciaire (au sens étymologique, mettant en place la conviction que la supposition est nécessaire en l'affaire) : c'est un vide, mais ce vide est structuré, car ce n'est pas un néant. C'est pourquoi il n'y a de sujet que fonctionnel : ce n'est pas un corps matériel, il n'est pas identifiable à lui, mais c'est la « réalisation » (symbolique, dans l'ambiguïté de ce vocable) de l'échange entre au moins deux corps. Et le sujet n'est pas sans peser réversivement sur le choix de l'attracteur — en une dialectique qu'il soutient avec le vide en s'en soutenant, jusqu'à en prendre fonction, c'est-à-dire être ce vide (d'où la facticité de toute ontologie). Je souligne : un vide productif du fait de la place qu'occupe sa structure dans le procès subjectif comme fonction d'échange. Le vide est donc structuré par l'action qu'il mène en tant précisément que vide, et inversement (l'action détermine la structure), jusqu'à se présenter en sujet (c'est bien là la représentante freudienne, laquelle fait jonction de ce vide pulsionnel, comme représentant (au masculin), à la représentation). Un tel sujet — *le* sujet, comme dit Lacan — n'est que la concrétion imaginaire de ce vide (déjà en soi symbolique), pas uniquement son entour, mais aussi sa substance, disons, comme Lacan parle de substance jouissante, en l'occurrence jouissance phallique (si on métaphorise le vide en castration) du signifiant. Le vide a donc la matérialité que prend le non-rapport quand il recourt au rapport nécessaire à l'Autre en tant, cet Autre, que tierce personne (comme dit Freud) dans l'échange, qu'il s'agisse du commerce amoureux, des rapports d'agression ou de l'organisation productive, liant le singulier au collectif depuis que l'Histoire existe. Sous cet angle, plus avant, le sujet est un rapport social. Et, faut-il le rappeler, l'Histoire n'existe que depuis que l'écriture existe elle-même, moins tant pour transcrire parole et discours que pour en fonder la productivité, ce dont témoignent les annales. C'est bien dire que du non-rapport au rapport, de l'impossible au

nécessaire, et de l'inanité ou du dénuement à leur remplissage, voire leur comblement, la lettre vient jouer un rôle déterminant, même si non prédictible, en passant de sa valeur de pointage<sup>1</sup> à sa fonction relationnelle que Lacan nomme « littorale » pour des raisons logiques et dès lors ce littoral ne saurait être comblant, d'introduire du non-rapport dans le rapport.

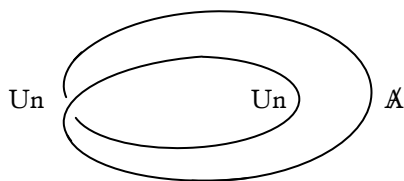
Parler du chaos en psychanalyse, c'est souligner que celle-ci fait fond sur l'aspect tourbillonnaire du signifiant<sup>2</sup> en jeu dans la parole, mis en jeu par la parole. Or j'entends la parole — au travers de sa fonction d'échange, bien plus que d'être expressive — comme structurée telle que le vide qu'elle traverse (toujours sans le combler) le lui impose. C'est de là que Lacan est amené à affirmer qu'« un effet de sujet s'en saisit » (L'étourdit »), voix moyenne récurrente. L'échange que fonde et qui fonde la parole est en effet asphérique. C'est bien souligné — mais en d'autres termes — par Benveniste. Et le chaos — qui n'est qu'une approche schématique de nombre de fonctions, sans parler de ce qu'elles mettent en place de phénomènes — en donne la structure. Je résume l'approche que j'en ai : « chaos » signifie ici dynamique du complexe, déterminisme imprédictible et indéterminisme associés ; à quoi j'ajouterai que le chaos prend qui plus est la fonction d'un argument transcendantal en tant que récurrent.

Tout cela se lit chez les bons auteurs, si on sait les utiliser productivement en s'y soumettant.

Je mettrai maintenant en avant le caractère chaotique du moule en ce qu'il s'agit de mouler le vide en l'Un chaotique, en chaos de l'Un.

\*

D'une part, il y a un chaos de l'Un, attendant à sa continuité avec le réseau signifiant constituant l'Autre :  $(Un \rightarrow (Un \rightarrow \mathcal{A}))$ . Il s'agit donc de l'Un de différence dont parle Lacan, une différence opérant dans la suite des uns entre deux uns successifs.



Le chaotique de l'affaire tient à l'identification de l'Un au Zéro, et de là à la non-identité à soi-même du signifiant, laquelle se répercute sur l'Autre en ce que la constitution même de ce réseau ne peut prendre une configuration ni prédictible ni reproductible (ni reproductible d'un sujet à l'autre, ni d'un moment à l'autre chez un même sujet, ni déjà dans ce qui constituerait toute reprise possible d'un signifiant, si l'on pouvait le saisir isolément, car il ne se présente

<sup>1</sup> C'est initialement la marque de fabrique du potier. Puis elle prend du champ à l'égard de cette signature.

<sup>2</sup> J'en envisage la topologie périodique au § 1.

comme tel, signifiant, que dans un réseau). De là la barre portée sur l'Autre. Cette structure spécifie l'aliénation du sujet de l'inconscient, clivé entre l'Un et l'Autre, comme il l'est entre énonciation et énoncés,  $S_1$  et  $S_2$ , fonction et objets. De là la répartition de l'aliénation selon les trois « dimensions » lacaniennes, les trois registres du symbolique : ( $S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2)$ ), du réel : ( $Un \rightarrow (Un \rightarrow a)$ ) dans l'incommensurable, de l'imaginaire : ( $S(\mathcal{A}) \rightarrow (S(\mathcal{A}) \rightarrow i(a))$ ) spécifiant la specularité. Cette multiplication des espaces de plongement de la fonction suit celle de la différenciation des objets langagiers que la psychanalyse met en exergue et que sont respectivement  $S_2$ ,  $a$ ,  $\mathcal{S}$  : signifiant proprement dit ( $S_2$ ) et, pour le moins, double accès ouvert par les tropes à celui-ci, métonymique ( $a$ ) et métaphorique ( $\mathcal{S}$ ) avant tout. À ce propos, il faut insister sur le fait que l'Un, le  $S_1$  et le  $S(\mathcal{A})$  (respectivement : l'unarité, le signifiant unaire et le signifiant de la castration (de la coupure) de l'Autre) sont trois modes de la fonction phallique, insaisissable, mais qui s'explicite en tant que jouissance phallique : ( $J\Phi \rightarrow (J\Phi \rightarrow J\mathcal{A})$ ), y compris à prendre support d'un fétiche pour s'orienter père-versement. Cet insaisissable n'est que la reprise du vide inaugural par le sujet, vide intensionnel en sa fonctionnalité.

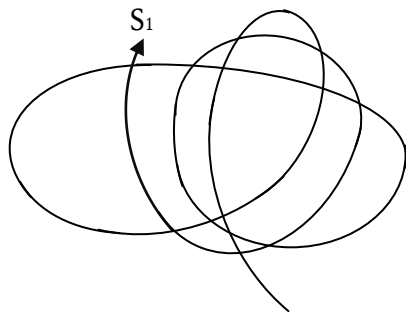
Le moule dont parle Jean-Yves Girard prend en compte, comme temple à la fois formaté et formatant, cette dualité constitutive de l'aliénation. J'y reviendrai au § 2.

Mais l'identité de l'Un au Zéro et son incidence dans l'Autre — où l'Un ne subsiste que transformé : pétri et fait au moule — s'exprime dans le fait que l'Un *échappe dans* l'Autre, pour y persister comme barre. Sa transformation en devient, en retour, réversivement, un choix du sujet. En effet celui-ci se doit, pour y prendre existence et en prendre existence, de spécifier le type de coupure en jeu dans cet échappement aliénant (Marx, *Veräußerlichung*, plus que Freud, *Entfremdung*). Cela implique la continuité entre le non-rapport néanmoins actif (vide opératoire ; faille de structure — imposant un détour, *Abwendung*, *Umwendung*, etc., et un contournement, *Umgebung*, pour suivre un chemin dans celle-ci — ; manque réalisé, objectifié) et le rapport qui transcrit (*Vertretung* complexe) ce non-rapport en des praticables acceptables (question d'*Annahme*) : bord(s), littoral, trou déjà impliqué dans la coupure. Dire ces praticables acceptables<sup>3</sup>, c'est souligner qu'ils sont des temples de la structure fluente de la signifiante (qui joue de supposition), permettant de la saisir en la falsifiant (sans la falsifier). Dès lors ils paraissent être toujours des choix du sujet et celui-ci se symptomatise en fonction des choix qu'il a toujours déjà effectués. Un choix de temple (fondé sur la représentation chez Freud, sur la lettre chez Lacan) permet d'accéder à une telle falsification dont le sujet devient qui plus est tributaire en ce qu'elle n'est pas uniquement formatée par lui, mais qu'elle le formate réversivement aussi. C'est bien ce que Lacan note dans « L'étourdit » comme « un effet de sujet s'en saisit », sur le mode de la voix moyenne, ai-je déjà rappelé.

Or je considère que la dimension de présentation du chaos évolue à passer de ces paires ordonnées à des tierces et des quarts ordonnées, sur le mode du nœud borroméen des discours, réorganisant le trèfle chaotique,

---

<sup>3</sup> Hypothèse et acceptabilité-admission se disent d'un seul mot en allemand (et c'est justifié : on ne peut faire l'hypothèse que de ce qu'on accepte *a priori* y compris négativement) : *Annahme*.



ainsi qualifié parce qu'il réorganise lui-même le schématisme chaotique des discours et de l'œdipe.

La paire ordonnée qui écrit la saisie en objet d'une fonction qui se transforme pour ce faire d'intension en extension :

(f. int. → (f. int. → f. ext.)),

dès lors spécifiée comme (nom → (fonction → objet)),

et qui inclut respectivement : récursivité, imprédictivité, et registres R, I, S de prédicativité, prend son assise d'une tierce ordonnée :

(nom → (fonction → (objet → lettre))),

qui elle-même se soutient d'une quarte :

(nom → (fonction → (objet → (lettre → signifiant)))),

qui inclut respectivement récursivité, imprédictivité, prédicativité, sphéricité et passage sphérique à l'asphérique, selon, toujours respectivement, les modes du temps intensionnel, du temps opératoire, de l'espace, impliquant la reprise du temps entre sphérique et asphérique, et la reprise de l'espace en réseau asphérique.

Il y a ainsi du littoral spécifique entre

(1) nom et fonction : extrinsèque/intrinsèque,

(2) fonction et objet : intension/extensions,

(3) objet et lettre : action/inscription

(parcours) (valeurs)

(4) lettre et signifiant : désinscription/réaction

(réponse)

Ce littoral, transitant dans le signifiant, s'implique dans divers signifiés qui en lient les divers modes. Ce sont respectivement

(1) les rapports de valeurs → *Sinn*, sens,

(2) les changes de forme (*Formwechsel*) → *Subjekt*, sujet

(3) les parcours de valeurs → *Bedeutung*, signification,

(4) les interactions → *Wechselwirkung*, qui en deviennent des symptômes.

Selon chacun des modes de cette littoralité, nous en venons à

1. redéfinir l'effet de sens par la topologie du chaos

. continuité, connexité, compacité,

- . voisinage,
  - . ouverts, fermés, frontières ;
2. redéfinir les positions subjectives par la logique du chaos en termes de logiques hétérogènes ;
  3. redéfinir les choix de signification et d'objet grâce à l'écriture du chaos non sans lien avec la dite écriture du nœud borroméen, réel ou métaphore ;
  4. redéfinir la poésie que le chaos développe :
    - . sa productivité d'un sujet
    - . et d'un réel,
 ou son échec.

Pour chacun de ces chapitres je m'appuierai sur quelques textes concernant :

- 1) la topologie du chaos,
- 2) la logique du chaos,
- 3) l'écriture du chaos en tant qu'elle est celle du vide (que met en forme le nœud borroméen),
- 4) la poésie du chaos.

\*

## 1. Topologie du chaos en psychanalyse

Je débiterai par le schématisme topologique de la parole et du signifiant en psychanalyse, en m'en tenant à un seul texte, la thèse de Doctorat en physique de Christophe Letellier, *Caractérisation topologique et reconstruction d'attracteurs étranges*, Paris VII, 1994, recompilée en 2008. En effet je pense que l'enjeu schématique se figure en termes d'attracteurs étranges rendant compte des réseaux (et maillages) de trajectoires signifiantes en un schéma simplifié au cas général, mais ouvrant aux diverses possibilités. « La complexité [de l'organisation signifiante, R.L.] est issue d'un nombre infini de combinaisons possibles » (p. 12).

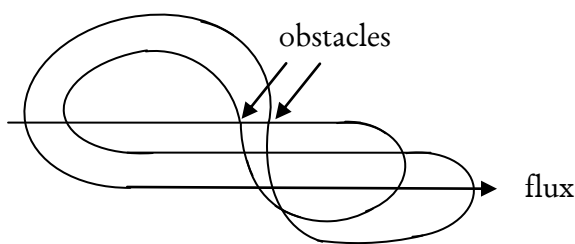
### 1.1. L'attracteur étrange

Assurément de tels complexes sont induits par des combinaisons simples, mathématisables. Le chaos correspond ainsi à une « flexibilité de réponse accrue à différentes situations » (*ibid.*). Ces situations — dans le domaine du signifiant — associent des « phases » (des états, ou plus exactement des présentations d'états signifiants) variables : un point, valant un signifiant, une orbite, valant une chaîne signifiante linéaire — dont la période peut être entendue comme une proposition, à la fois grammaticale et logique, soumise à la contrainte de répétition dont s'assure la constance de la pulsion —, des cycles, des séparations, en particulier littorales...

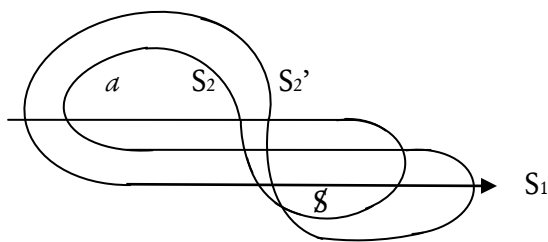
Mais à tout coup, c'est la sensibilité aux conditions initiales qui est déterminante, surtout si celles-ci ne correspondent qu'à des hypothèses mises en place en vue d'une

production signifiante. Cette sensibilité s'inscrit en tant que trajectoire dans le champ qui s'en trouve tissé en tant que langage. Là encore je souligne l'évident dont procède l'*initium* de la signifiante.

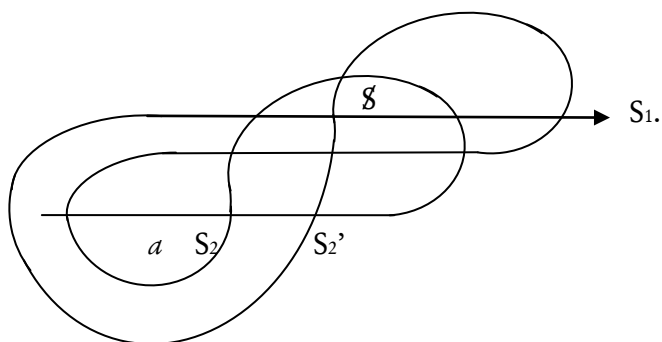
Un flot de signifiante définit l'évolution dans le temps des variétés signifiantes dans l'espace des phases (association de représentation et lettrage). Deux types d'appréciations peuvent prolonger ces considérations : ou bien un attracteur étrange se conçoit comme le schéma d'ensemble (et, plus exactement, la figure) associant le flot (le flux) et les coups d'arrêt à sa mobilisation ; soit : le flux de la signifiante  $S_1$  et les  $S_2$  induits par les obstacles (représentations ou lettres caractères) introduits sur la voie du développement de celle-ci, et soutenant contre toute attente ce dernier du fait de l'orbite mettant en correspondance et continuité flux et obstacles.



Ou bien l'attracteur est restreint aux éléments qu'il englobe. Si le flux est  $S_1$  et l'obstacle  $S_2$ , ce schéma englobe les tropes ( $a$  et  $\mathcal{S}$ ) qui indiquent la saisie de  $S_1$  en  $S_2$ .

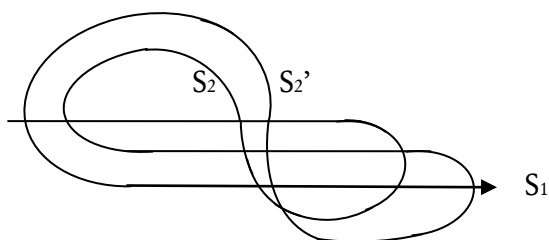


ou mieux (puisque  $\mathcal{S}$  s'appuie sur  $a$ , et eux-mêmes sur les  $S_2$ ) :



Dans cette seconde hypothèse de l'alternative, l'attracteur est fantôme ( $\mathcal{S} \diamond a$  se renversant en  $a \diamond \mathcal{S}$ ) — avec sa valeur de temple.

Par là-même la signifiante se dissipe dans les signifiants (je dis qu'elle *échappe dans* les signifiants). Un attracteur borne quoi qu'il en soit le développement de ceux-ci (signifiante  $S_1$  et signifiants  $S_2$  réunis par leur mise en continuité), sur le mode des tropes rendant accessibles les signifiants par *Entstellung*<sup>4</sup>.



*Mise en continuité du  $S_1$  et des  $S_2$  selon la propriété fractale de la signifiante.*

Un attracteur fractal est dit étrange : de comporter des sous-domaines eux-mêmes fractaux qui le composent en abîme. Le ruban d'Otto Rössler en est un exemple (je m'abstiens de le définir par ses coordonnées cartésiennes).

---

<sup>4</sup>J. Lacan, *Écrits*, p. 511.



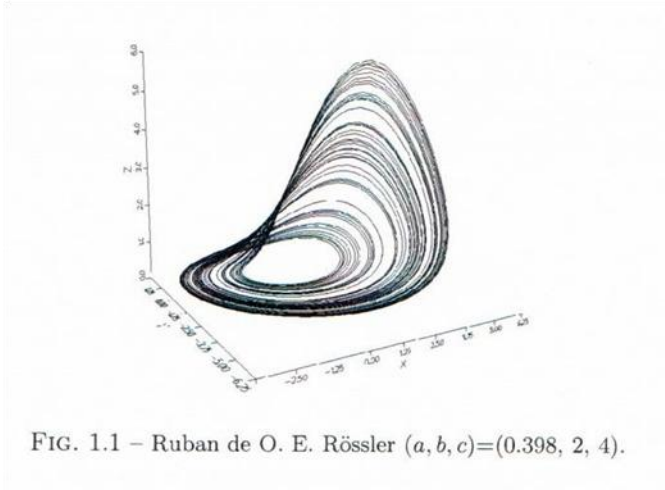
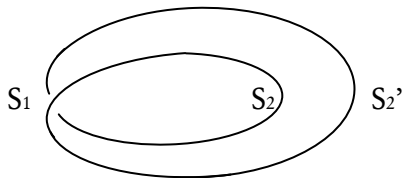
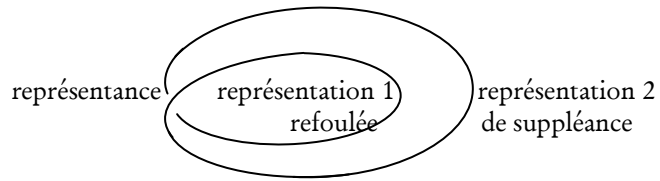


FIG. 1.1 – Ruban de O. E. Rössler  $(a, b, c)=(0.398, 2, 4)$ .

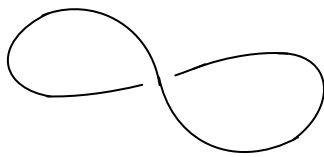
À mon sens, l'échappement du  $S_1$  dans une succession de  $S_2$ , et donc d'un  $S_2$  dans un autre  $S_2'$ , produit un dédoublement de la période à chaque passage dans un  $S_2$  renouvelé. Ce dédoublement reste de l'ordre de la dualité de  $a$  et de  $\mathcal{S}$ , qui modifient leur teneur (ce qu'ils représentent) à chaque passage à un  $S_2$  distinct des précédents. Je dirai que la valeur de la période dépend avant tout du nombre de représentations en œuvre à chaque moment. Ainsi une représentation renvoie à une autre en étant elle-même refoulée — non sans reste doublant la représentation à venir. Cela conduit à une incommensurabilité entre  $S_1$  et  $S_2$ ,



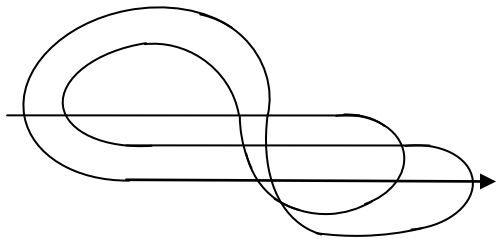
puisque le  $S_1$  reste inchangé (c'est le lien de l'Un au Zéro) et que chaque  $S_2$  double chaque fois qu'il a à s'adapter à un autre contenu de représentation et de là aussi à un autre contien (Lacan), soit un mode de restriction (par le flux) à cette expansion par vagues des  $S_2$ , laquelle restriction permet de tabler quand-même sur des significations croissant en nombre, mais en termes non géométriques, et *a fortiori* non exponentiels, comme croissent exponentiellement le nombre de connecteurs binaires (en termes duels de vrai/faux) au fur et à mesure qu'ils concernent un nombre de facteurs (communément : de propositions) plus important. *A fortiori* le dédoublement des représentations et donc des périodes s'établit sur le dualisme de la représentation refoulée et de celle qui lui vient en suppléance — puisqu'il en faut bien une pour amener un  $S_2$  à la signification. C'est de toute façon la structure unaire de la signifiante (représentance) qui en assure la manœuvre de manière mœbienne,



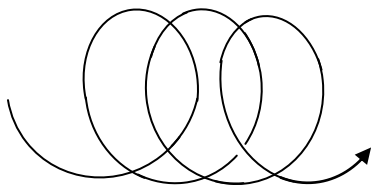
même si ce dualisme de représentations faisant obstacle se résout en différenciation tropique mettant en œuvre  $a$  et  $\mathcal{S}$ . Cette « solution » est l'ouverture mœbienne qui conduit au huit standard,



se dédoublant de période en période en un attracteur étrange

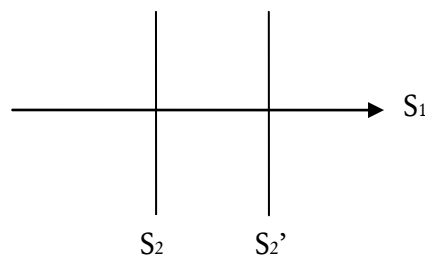


superposant en « bobine » l'hélice mise en place par la répétition des ouvertures mœbiennes.



La superposition en attracteur (en bobine) se fonde sur la réversivité du flux et des vagues, du  $S_1$  et des  $S_2$ . Disons que l'incommensurable concerne ici le lien que la globalité (unaire) entretient avec la localité (binaire) sans que celles-ci dépendent d'un même étalonnage. Le fantasme ( $\mathcal{G} \diamond a$ ) prend en compte ce que le global a de métonymique (mise en continuité-contiguïté), soit  $a$ , et ce que le local met en œuvre de saut métaphorique, d'une position de sujet à une autre position de sujet.

Quand la psychose bat en brèche cette structure, le global se renverse d'intensification du vide en expansion globalisante (voir l'éternisation et l'élation universaliste du syndrome de Cotard ou de nombre de paraphrénies). On ne saurait en effet avoir affaire à l'infinité des possibles (l'univers), mais uniquement à une position de sujet (*i. e.* selon un choix restrictif du sujet) qui se contente de prélever certains possibles sans plus. Cela étaye une organisation inductive du signifiant. Une section de Poincaré<sup>5</sup> permet de pratiquer une telle réduction rendant un signifiant accessible quand la signifiante ne l'est pas (à la fois, du fait de son « appréhension » intensionnelle (par principe impossible) et du fait de sa raison d'infini compactifiant le vide hypothétique qui la constitue en lui allouant une densification maximale, infinie assurément). C'est ainsi que je présente les  $S_2$  venant en rupture (obstacle, templet) sur le flux du  $S_1$ .



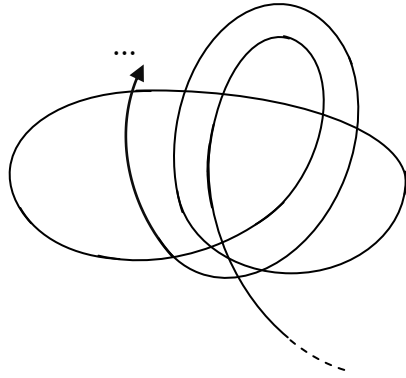
L'homogénéité du  $S_1$  et des  $S_2$  se donne depuis cette figure, et en termes hélicoïdaux (où  $S_1$  est l'avancée de chaque tour) et en tant qu'attracteur étrange.

C'est aussi pourquoi mieux vaut tabler, pour l'élaboration du schématisme signifiant, sur l'intensification de ce vide en tant que récursif (comme hypothèse à l'œuvre) que sur la récurrence doublant de période jusqu'à l'infini.

Le problème est l'ouverture du système (sans début repérable ni fin annoncée) qui pour ce faire se limite plutôt à un nœud propre fermé, ainsi de l'ouverture du nœud trèfle,

---

<sup>5</sup> Voir R.L., « Pour ou contre la monadologie ? Passages psychanalytiques de la philosophie à la logique et à la mathématique », colloque Lysimaque *De Leibniz à Lacan... Lacan pas sans Leibniz*, 2019.

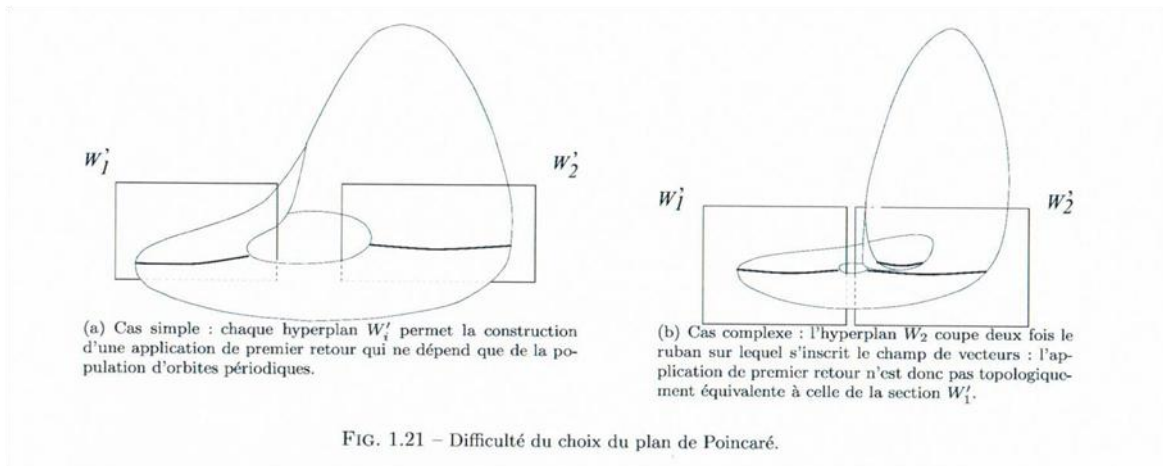


qui n'est plus homéomorphe au cercle  $S^1$ . « [...] il existe entre un nœud, ou une orbite périodique, et un cercle une application bijective continue » (p. 23). Comme en ce qui concerne les signifiants, les liens d'équivalence entre deux représentations de nœuds ne sont pas chose aisée à mettre en évidence.

Je cite Letellier :

« Une orbite périodique d'un flot tridimensionnel, une courbe fermée sans self-intersection, est donc un nœud ; celui-ci est orienté dans la mesure où, en raison du caractère dissipatif des flots étudiés, le temps ne peut être inversé sans divergence à l'infini de la trajectoire. Le squelette d'orbites périodiques peut donc être vu comme un enchevêtrement de nœuds : il forme donc un lien (objet formé de plusieurs nœuds). Décrire la topologie de ce lien revient à caractériser la topologie de l'ensemble attracteur du système dynamique. Aussi la classification des nœuds est-elle un problème fondamental pour la dynamique des systèmes car à chaque nœud correspond une propriété topologique différente représentative d'un comportement dynamique spécifique. Cette caractérisation est généralement conservée lorsqu'une variation est appliquée à l'un des paramètres de contrôle du système. Sous cette variation, la transformation imposée au portrait de phase du système est une isotopie (déformation continue de ce portrait). Par conséquent les orbites périodiques qui y sont plongées sont, elles aussi, transformées sous une isotopie. De plus lors de d'une telle déformation, aucune orbite périodique ne peut se croiser avec elle-même ou une autre : une telle intersection impliquerait deux évolutions différentes à partir d'un même état du système, en violation avec le principe du déterminisme : l'arrangement relatif des orbites périodiques est donc invariant sous une isotopie. Ceci est vrai tant que n'intervient pas une bifurcation entre les orbites considérées. Par ailleurs, une rupture de symétrie peut interdire une isotopie. La caractéristique des orbites périodiques (nœuds) peut donc se faire par l'intermédiaire d'invariants topologiques définis par des quantités scalaires conservées sous une isotopie. Ceux-ci doivent rendre compte des arrangements relatifs entre les différentes orbites périodiques » (p. 23-24).

Je m'arrête là pour ne pas entrer dans des notions encore plus techniques relatives à la section de Poincaré d'un ruban de Rössler.



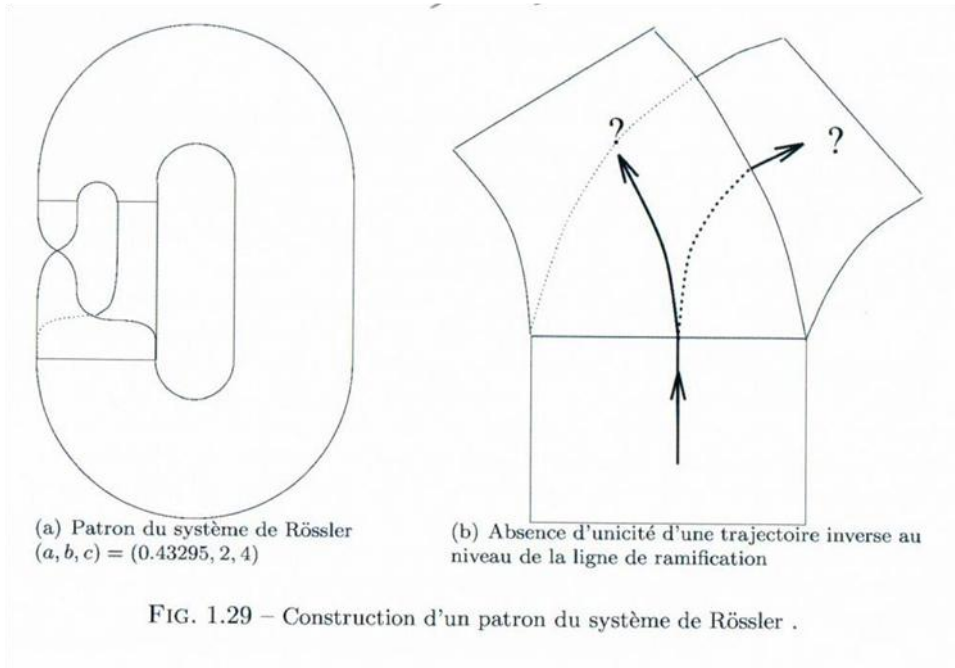
## 1.2. Les tresses

Mais les tresses ont toute leur importance dans la prise en compte des nœuds. Elles sont mises en jeu par le retour du continu ( $S_1$ ) sur le discontinu ( $S_2 \rightarrow S_2'$ ). Cela introduit un temple *ad hoc* (Letellier dit « un patron », p. 40).

« [...] une approche indirecte se révèle nécessaire et est introduite par R. F. Williams : il cherche une structure relative au flot  $\Phi_t$  dans  $R^3$  qui lui permet de projeter les orbites périodiques par l'intermédiaire d'une application de Poincaré. Elle correspond au concept de ruban introduit par O. E. Rössler pour décrire son système. Avec les invariants topologiques tels que les nombres de rotations, H. G. Solari et R. Gilmore montrent qu'il est possible de déterminer l'équivalence de deux attracteurs. [...] ils construisent une vue synthétique qui prend en compte le nombre de rotations locales de la variété ramifiée de R. F. Williams : le patron (*template*) » (*ibid.*).

Letellier précise :

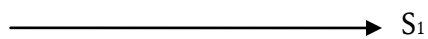
« Un patron peut être vu comme l'union d'un graphe de ruban et d'un graphe de jonction permettant la connection entre les deux extrémités du graphe de ruban. Dans le cas du ruban simplement plié de Rössler le patron est obtenu par l'union du graphe de ruban et d'une simple bande » (*ibid.*).



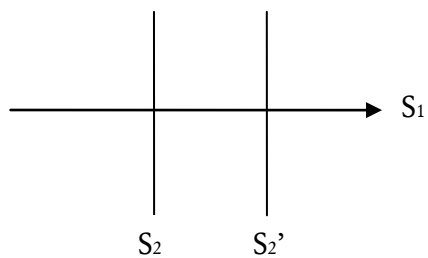
Des tresses l'on passe aux graphes.<sup>6</sup>

### 1.3. L'orbite se résume en attracteur étrange

Flot de signifiante,

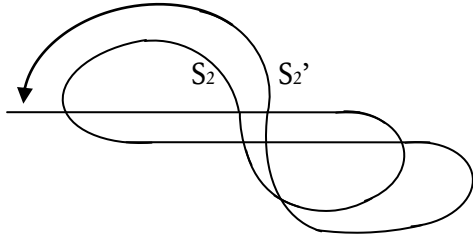


sa partition par des  $S_2$

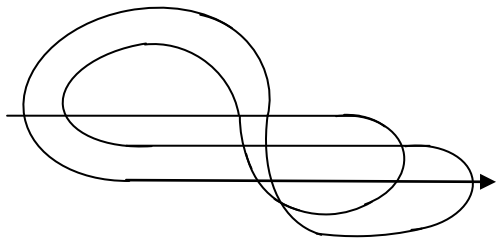


<sup>6</sup> Je renvoie aux travaux de Marc Saint-Paul.

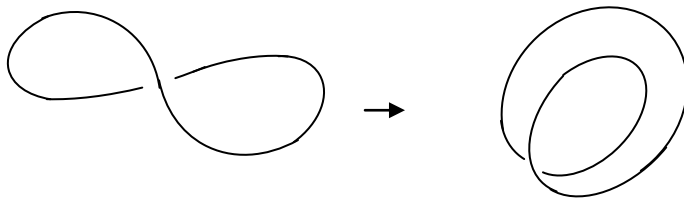
avec lesquels il est  
en continuité réversible



non sans démultiplication,



etc. en multipliant le nombre de rotations. Celles-ci sont asphériques sur le mode mœbien :



C'est sur la figure d'un tel attracteur que je propose de travailler. Nous verrons bien, à l'usage, quelle est sa robustesse.

## 2. La logique du chaos

En psychanalyse le moule et le kaolin ont même structure : fonctionnelle. L'argile dont le sujet *se pétrit* n'a pas d'autre consistance que la structure du moule (l'Autre) dont ce sujet tire qui plus est sa forme propre depuis le rapport qu'il entretient avec cet Autre. Très exactement, le sujet n'est que ce qui émerge (au sens de l'émergence et non de l'iceberg) de ce rapport qu'il est censé entretenir avec l'Autre — qui n'a, cet Autre, pas plus d'existence que ce lien même. De là, chacun, du sujet et de l'Autre, est pareillement barré, l'un par l'autre, mais, pour ce faire, fondamentalement barré de leur lien, à vrai dire uniquement supposé. Chacun est au fond fabriqué au moule de cette supposition et devient pour cette raison tributaire de ce que celle-ci induit. Cela a pour conséquence pour tout sujet

(1) de ne pas entrer dans un « type », de ne pas impliquer un temple défini, car la non-identité à soi-même du signifiant, donc du sujet, ne l'autorise pas ; surtout que l'Autre n'a rien non plus ni de constant ni d'identique à lui-même ;

(2) de ne pas être fait au même moule qu'un autre sujet, même s'il s'agit du même chaos de l'Un donnant consistance au vide en se trouvant soustrait à l'Autre ;

(3) et donc de ne pas être du même gabarit que tout autre sujet. Le collectif s'oppose ainsi au groupe et récuse d'autant mieux le totalitarisme. C'est ainsi que je définis la récursivité constitutive et du sujet et, au mieux, de l'Autre. C'est distinct, cependant, de ce qu'Edgar Morin nomme quant à lui « récursivité » :

« Tout examen des activités cérébrales doit aujourd'hui utiliser, non seulement l'idée d'interaction, mais aussi celle de rétroaction, c'est-à-dire de processus en circuits où mes « effets » rétroagissent sur leurs « causes » (cf. *Méthode 1*, p. 184, 258). Ainsi, il y a rétroaction entre action et connaissance, comme par exemple lorsque l'encéphale et la moelle épinière envoient des signaux de commande aux muscles, lesquels leur renvoient des informations leur permettant d'ajuster ces signaux de commande. De multiples façons, il y a inter-rétroactions réciproques entre aires et régions cérébrales, qui s'entre-régulent les unes les autres.

L'idée de boucle récursive est plus complexe et riche que celle de boucle rétroactive ; c'est une idée première pour concevoir auto-production et auto-organisation. Nous l'avons déjà rencontrée à plusieurs reprises (*Méthode 1*, p. 184-187, 258, 268 ; *Méthode 2*, *passim*). Redéfinissons-la : c'est un processus où les effets ou produits sont en même temps causateurs et producteurs dans le processus lui-même, et où les états finaux sont nécessaires à la génération des états initiaux. Ainsi, le processus récursif est un processus qui se produit/reproduit lui-même, à condition évidemment d'être alimenté par une source, une réserve ou un flux extérieur. L'idée de boucle récursive n'est pas une notion anodine qui se bornerait à décrire un circuit, elle est bien plus qu'une notion cybernétique qui désigne une rétroaction régulatrice, elle nous dévoile un processus organisateur fondamental et multiple dans l'univers physique, qui se développe dans l'univers biologique, et qui nous permet de concevoir l'organisation de la perception (cf. p. 105) et l'organisation de la pensée, laquelle ne peut être conçue que selon une boucle récursive où



computation → cogitation s'entregènèrent. »<sup>7</sup>

En effet, dans la structure hypothétique et transcendantale que je mets en place pour soutenir l'imprédicativité de la définition lacanienne du signifiant, il n'est pas nécessaire de recourir à une source extérieure : la signifiante opère par elle-même, sans même auto-engendrement (ni auto-référence). Et la structure récursive n'a pas ce caractère de réciprocité que décrit Morin : construction et déconstruction sont réversives sans pour autant identité d'organisation entre elles. Lacan oppose ainsi le réversif au réciproque comme au mutuel.

Je dirai même que sujet et Autre sont fabriqués au moule par la lettre. Ce pourrait être la lettre caractère — fabriquée en typographie à partir d'une matrice dans laquelle le plomb est coulé, cette matrice étant sculptée, incisée au stylet, lequel en prend un caractère phallique. Mais je situerai plutôt le sujet et l'Autre à l'aune de leur relation, de manière littorale. L'association du caractère et du littoral détermine ainsi un templet : c'est un gabarit. Plus largement le templet est variable en psychanalyse selon des acceptions opposées (cf. *die Verneinung*), mais globalement identifiées, telles celles qui promeuvent du sujet et celles qui assurent l'Autre.

Cette structure est ce que J.-Y. Girard appelle à juste titre « déréalisme »

« Si le synthétique *a priori* nous échappe par définition, le synthétique *a posteriori* n'est, après tout, qu'une connaissance analytique et explicite » (p. 232).

Mais à la différence de la définition de l'itération chez J.-Y. Girard (je passe outre la formule qu'il en donne), celle qui opère en psychanalyse se fonde de la signifiante comme passage du vide opératoire à sa compactification précisément comme vide persistant dans ce qu'il induit (et échappant dans ce produit). C'est l'essaim signifiant de Lacan :  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_1 \dots$ , indiquant bien la compactification du vide donné en terme d'unarité. Mais cet essaim ne tient qu'en dernière instance, quand une phrase (une proposition) ne tire son sens (en y impliquant un sujet) que de son bouclage. C'est la construction du graphe du désir par Lacan, du simple au complexe — en insistant sur le bouclage des après-coups, surtout conçus en voies rapides économiques. Car cette organisation signifiante touche l'économie du sujet comme économie de la jouissance (et gain de plaisir, dirait Freud à propos du trait d'esprit), dialectisée entre sa propre jouissance (phallique — ce qui indique qu'elle lui échappe quand même) et celle de l'Autre qu'il induit sur cette même base : dans la supposition (sans plus) que cette jouissance n'échappe pas à cet Autre (et dans l'effectivité de la réalisation symptomatique de cette jouissance : c'est le ressort de la pathologie), cela dit sur le mode dit de la tierce personne. Donc, je le précise, le bouclage propositionnel d'une phrase est tributaire de cette différence que le sujet introduit en son sein comme, étant proprement, cette différence, l'Autre — différence que le sujet projette aussi en un Autre présenté comme consistant, en le clivant de cette manière.

J.-Y. Girard — utilisant des nombres entiers généraux (p. 233) — « fait intervenir la négation hégélienne de **nat** qui s'écrit au moyen d'une quantification *existentielle* » ; « quantification [entendue comme] du second ordre ».

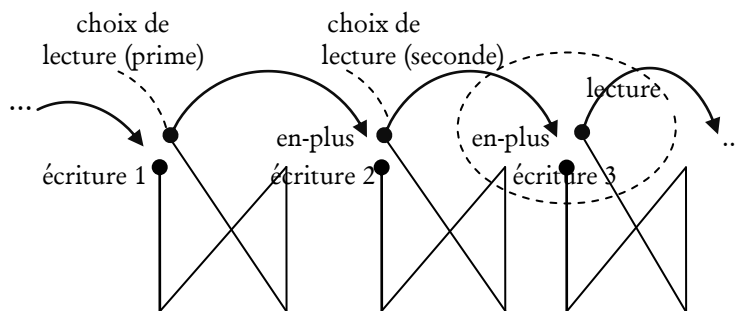
<sup>7</sup> E. Morin, *La Méthode. 3. La Connaissance de la Connaissance/1*, Seuil, p. 100-101.

« Pour la quantification existentielle, le gros morceau est constitué par la valeur  $A$  que prend la variable : une proposition arbitraire, e. g.,  $A = B$  ou  $A = \forall x B$ . Si l'on connaît cette valeur, alors tout est simple : elle est une sorte de gabarit-témoin qui nous permet de vérifier la correction logique » (*ibid.*).

Ce que J.-Y. Girard appelle « gabarit-témoin » est un templet témoin. Il le nomme « moule » (*ibid.*). « Ce gabarit-témoin ou *moule* est comme un transfuge, passé du camp du Sujet à celui de l'Objet » (*ibid.*), ou de l'Autre. Mais la difficulté pour le sujet est de faire avec ce moule — tout en se sachant intimement tributaire de ce qui lui échappe. L'aspect transfuge du moule se présente comme « l'inconscient », et au fond le phallus, opérant comme chaos de l'Un en rapport avec l'Autre.

L'identification (soit ce que J.-Y. Girard appelle la « copie » permettant de passer des « données » [mauvais terme que j'utilise moi, R.L.] d'un support réel à un autre support réel) n'est pas saisissable en tant que telle comme un réel — et implique deux gabarits<sup>8</sup> (relatifs à cette fonction qu'est l'identification) : un gabarit d'écriture et un gabarit de lecture. J.-Y. Girard les dit « opposés » (p. 116). Mais je pense que cette opposition est toute relative, car ces deux gabarits opposés sont identifiés dans leur mise en continuité qu'effectue l'opération d'identification.

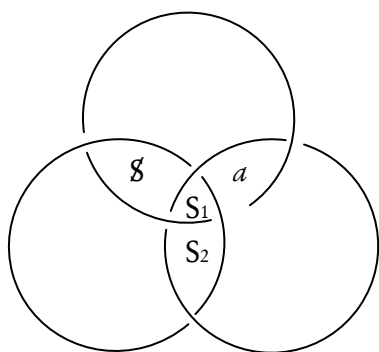
Cette lecture-écriture s'entend, à mon avis, comme ce que la lecture introduit de production d'un surnuméraire pour rendre accès à l'écriture. Mais cette écriture, comme fonction toujours, au même titre que la lecture, s'en trouve renouvelée.



Un nœud se constitue — à mon avis borroméen, de se fonder de l'homogénéité fonctionnelle des opérations en cours :

- production d'un réel neuf ( $a$ ),
- écriture renouvelée ( $S_2$ ),
- choix de lecture renouvelée ( $\mathcal{S}$ ).

<sup>8</sup> Soit deux templates (*template* en anglais, d'ailleurs issu de « templet »).



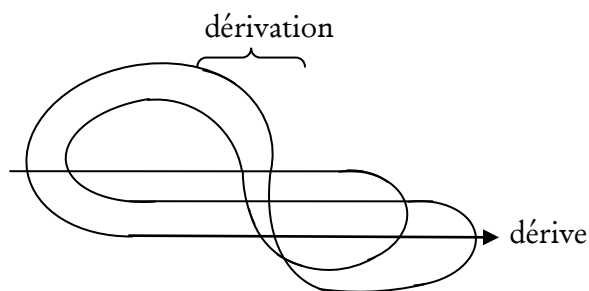
(Je redispone l'organisation signifiante  $\{[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \rightarrow S\}$  autrement que ne le fait Lacan.)

$S_2$  est écriture en ce que la signifiante  $S_1$ , dont le flux serait sinon indéfini, trouve sa saisie dans l'obstacle (*enstasis*) que constitue pour lui (et dans cette opération indéfinie) l'instance de la lettre. Et même, en langage freudien, l'instance de la lettre se donne comme représentation.

On ne peut en effet s'en tenir à l'analytique du processus signifiant. Encore faut-il lui adjoindre le synthétique qui conduise à sa saisie comme signifié(s). Mais c'est au risque que ce signifié se voie imposé en termes de significations dogmatisées.

(Un lapsus me semble intervenir dans le texte de J.-Y. Girard, p. 117. Il y parle de « gabarit de lecture » comme « négation de celui de lecture » — je dirais (à suivre son explication de la p. 116) : négation de celui d'écriture.)

La réponse assurée en termes d'écriture n'en est pas pour autant fiable dans ce qu'on en attend de constance ; bien au contraire : elle bénéficie de la variabilité que lui impose la signifiante en ce qu'elle se fonde de la non-appartenance à soi-même du signifiant [binaire] (c'est l'imprédictivité de celui-ci). Passage du strict au laxiste (p. 117). J.-Y. Girard précise que ces templets passent les tests de véracité (d'adaptation aux choses questionnées) d'autant plus facilement qu'ils sont laxistes (imprédictifs, dis-je), mais ce faisant ils répondent d'autant moins au problème. C'est ce que Freud et Lacan appellent *Entstellung*, décalage, dis-je, à la fois dérive constitutive de la signifiante et dérivation constituante des signifiants proprement dits. De là, à mon sens, la remise en cause d'un problème quel qu'il soit (ou de sa « position ») par la solution qui lui est apportée.



« Le récent scandale Volkswagen illustre parfaitement le déréalisme et les problèmes qu'il pose. Pour des raisons de commodité, la vérification des émissions toxiques d'un Diesel est déléguée au véhicule lui-même, qui incorpore ainsi un appareil de contrôle : le gendarme est passé dans le camp du voleur. D'où la tentation, à laquelle a succombé la firme, de truquer l'appareil » (*ibid.*).

Girard précise :

« Le mode *déréaliste* est celui où les réponses ne sont plus des *témoins* analytiques, mais des sortes d'*épures* comportant à la fois un objet *V*, le véhicule et sa grille de lecture, la gabarit-réponse *M* ou moule » (*ibid.*).

De là le chaos signifiant implique toutes les confusions qui piègent tout un chacun et tout autant les psychanalystes.

« À cause du moule *M*, sorte de gabarit transfuge passé du camp du Sujet à celui de l'Objet, la réponse, jusqu'ici objective, devient subjective » (*ibid.*).

J.-Y. Girard ajoute :

« Ce moule, qui remet en cause la sempiternelle opposition Objet/Sujet, ne peut donc pas être accepté par les réalistes de tout bord » (*ibid.*).

« Le réalisme veut absolument ignorer cette composition synthétique de l'Objet. Ce qui explique pourquoi les philosophes analytiques, *e. g.*, Quine, s'en sont pris à la logique du second ordre, celle précisément où intervient le moule. Ils lui préfèrent une approche axiomatique, du premier ordre. Qui ne prend sens qu'à l'aide de son complice, la sémantique. Les questions de certitude sont ainsi évacuées au nom de l'allégeance à la Réalité.

Drôle de réalité que ces nombres non standard, sortes d'épicycles que la terminologie marginalise dès le départ : ils seraient une sorte de sous-réalité inaccessible à tout calcul, à toute espèce d'analyticité. Le dogme réaliste se solde finalement par l'abandon de toute référence à quoi que ce soit de concret : il ne réfère plus qu'à ses propres codes qu'il déguise de façon pléonasmatique en réalité tordue.

*A contrario*, le déréalisme reste toujours *réel* : calculable, avec une authentique dimension analytique. Il n'apporte pas, du fait de sa dimension épictique assumée, de certitude absolue ; mais le réalisme, qui enfouit ses doutes sous la carpe de la réalité, pas davantage. Et mieux vaut une certitude raisonnable, soumise au doute légitime, qu'une foi du charbonnier de la Vérité révélée » (p. 143-144).

De tout cela, il transparaît que l'Autre est un templet synthétique *a priori*, mode transcendantal kantien d'aborder l'objectification de la structure signifiante.

### 3. Le chaos kénotique

#### 3.1. Le vide situé au « centre » du monde (micro— ou macrocosme), et fondant celui-ci, opère semblablement au sein de la psychanalyse.

Il y a un réel de ce vide — lequel, par définition, dépasse ce vide en ce que celui-ci n'opère qu'en tant que fonction (et dès lors symbolique), le dépasse en tant qu'objet. Il y a donc à définir un tel réel au travers de la rationalité de ce dépassement. Je pense qu'on ne saurait appréhender celle-ci qu'en reconnaissant l'opposition entre des termes donnés ou saisis comme antagonistes et qui n'influencent le réel qu'en le faisant passer par leur dialectique. « [...] la matière est [...] une fonction du vide. »<sup>9</sup> Cela permet aussi d'impliquer en l'occasion la dialectique du gabarit-lecture et du gabarit-écriture.<sup>10</sup>

J'avancerai déjà une théorie du vide comme ce qui relie l'apparition et la disparition des particules lors des processus d'interaction. La théorie des champs en donne des modèles.<sup>11</sup> On peut très bien comparer les signifiants en psychanalyse (les signifiants binaires  $S_2$ ) à des particules en interaction qui apparaissent et disparaissent (s'invoquent) dans cette jonction : un signifiant s'évanouit en induisant son successeur. On peut dès lors parler de signifiant comme d'une onde. Surtout, ce réseau d'ondes est un maillage. (Voir aussi J.-Y. Girard à cet égard.) Cela nous demande de redéfinir le réel, ou plus exactement la rationalité dont il dépend pour sa désignation. L'opposition particules-antiparticules influe sur le vide qui les lie. C'est semblable pour chaque  $S_2$  qui est à la fois l'antécédent d'un autre et le conséquent d'un autre encore qui est son prédécesseur. Dans cette apparition-disparition, la dualité positivité/négativité se donne comme un non-rapport par un effet de vide. De là les  $S_2$  s'invoquent aussitôt que produits : l'énergie relative à ce vide s'appréhende par le sujet comme jouissance phallique ( $J\Phi$ ). Et l'économie de ce procès implique du plaisir pour le sujet : le « ramassé » d'un mot d'esprit est l'exemple *princeps* de cette économie.

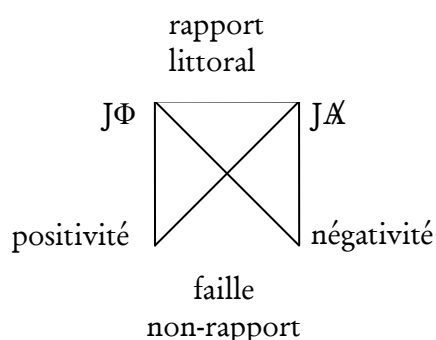
La jouissance phallique ( $J\Phi$ ) se rapporte ainsi à la jouissance de l'Autre ( $J\mathcal{A}$ ), cet Autre étant le maillage signifiant, et ces deux jouissances s'organisent entre elles selon un rapport littoral opposable à la faille du non-rapport.

---

<sup>9</sup> Paul Clavier, in *La Recherche*, juillet-août 2020, n° 561-562, p. 37.

<sup>10</sup> J'infléchis les concepts de J.-Y. Girard.

<sup>11</sup> De nouveau les templets.



Plus au fond, le chaos associe l'imprédictibilité au non-rapport (c'est son côté kénotique) pour relier néanmoins jouissance phallique et jouissance de l'Autre en un déterminisme attendant à l'Autre et un indéterminisme phallique.

Cela n'est pas sans associer en continu à ces jouissances un temple : dédoublé en compte rendu donné comme signifié et patron valant signifiante unaire  $S_1$ . Et plus précisément le sujet est le temple s'associant comme signifié à la signifiante, comme l'objet  $a$  est le temple valant d'être référent du précédent en étant rattaché au lien ( $S_2 \rightarrow S_2'$ ). C'est là la seconde option d'interprétation de ce qu'est un attracteur étrange. De là aussi la définition imprédictive de Lacan : « un signifiant représente [c'est une *Repräsentanz*] un sujet pour un autre signifiant », selon un effet de supposition (au sens nominaliste). La théorie de Schrödinger sur la dualité des états quantiques retrouve ces deux états du signifiant  $S_2$  :

— impliquant du singulier du fait de l'obstacle que constitue la lettre (caractère) à un tel raccord entre les oppositions, ce qui induit une discontinuité entre les  $S_2$ ,

— retournant à la signifiante  $S_1$  pour dépasser cet obstacle dans l'effectuation du raccord entre signifiants, donc selon une mise en continuité. Ces deux états du  $S_2$  sont dès lors fondamentalement liés en continu.

La théorie de l'hypothétique récursive soutient la position de Lacan qui situe les  $S_2$  dans une création *ex nihilo*, à la fois la création de ces signifiants et de là ce qu'ils créent eux-mêmes. Le signifiant, qui n'est en rien quelque chose, dépend récursivement d'une telle hypothèse. Car l'hypothèse est la définition de ce qui s'est concrétisé en tant que mode extensionnel d'appréhension du littoral entre intension et extension.

Le vide correspondant ainsi à la mise en connexion des  $S_2$  — ou, plus exactement, la connexion produisant des  $S_2$  — se développe en un espace défini par un ébranlement (que j'appelle « récursivité ») qui se propage (le signifiant est turbulent, comme dit Roberto Harari) selon, disons, une onde de concaténation. Considéré dans son ensemble cet ébranlement devient l'Autre, soit le « milieu » dans lequel se détermine le sujet en ce qu'il est la saisie de l'évidement de cet Autre. De là le clivage (c'est le même) du sujet et de l'Autre — ce clivage, comme productif, est le vide récursif de la signifiante unaire  $S_1$ , selon l'effet d'aliénation ( $U_n \rightarrow (U_n \rightarrow \mathcal{A})$ ) qu'il suscite, et qui ouvre à la séparation, selon Lacan. Et l'espace de l'Autre, lui-même défini par un tel ébranlement, se mobilise en espace du discours.

Ainsi le vide, dans cette conception, vient contredire le nihilisme. On peut, à cet égard, se référer à la table des catégories de Kant : (1) qualité, (2) quantité, (3) relation, (4) modalités,

chacune de ces catégories étant subdivisée en trois moments distincts. Mais surtout chaque catégorie voit son négatif défini par un rien selon la table suivante.

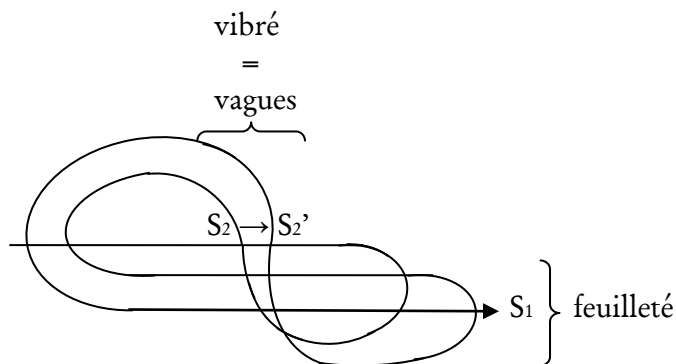
*Quantité*  
Rien comme  
*ens rationis*  
(concept vide sans objet)

*Qualité*  
Rien comme  
*nihil privativum*  
(objet vide d'un concept)

*Relation*  
Rien comme  
*ens imaginarium*  
(intuition vide sans objet)

*Modalité*  
Rien comme  
*nihil negativum*  
(objet vide sans concept)

Les ondes électromagnétiques (Maxwell) sont des vibrations du « champ électromagnétique », lesquelles se propagent. Cette vibration retrouve le vibré des vagues qui s'établissent en  $S_2$  à reformuler l'Autre (soit : l'ébranlement précédemment évoqué) dans l'auto-engendrement supposé et transcendantalisé du  $S_1$  (*se parere* → sé-paration) qui en implique le chaos signifiant du discours vernaculaire.



On peut ainsi parler de cinématique du vide à quoi correspond le  $S_1$ , lequel se distend en une série de  $S_2$  en fait maillés en réseau par la structure de fibré qu'ils prennent. La théorie du signifiant (comme symbolique en sa mouvance) met en scène (comme imaginaire) la théorie du réel (comme supposé assurément inamovible). Cela nous assure d'un lien littoral de ce nœud S. I. R. avec le signifiant, de façon qu'on puisse soutenir que la rationalité (syntaxique) fabrique le réel : pas de réel sans rationalité.

Le vide inhérent à tous les corps est de l'ordre de la signifiante qui échappe en chacun d'eux, tout en permettant leur appréhension. Car aucun ne peut assurément être évoqué sans recours à la signifiante qui soutient toute énonciation. Cela met en jeu une « symétrie maximale », telle que j'en donne le mode opératoire avec les attracteurs étranges que j'utilise en basses dimensions (type Lorenz ou type nœud de trèfle), tels que précédemment dessinés. Cette signifiante  $S_1$  est cependant en même temps une absence de singularité — laquelle absence opère au profit d'une non-singularité (voire comme une surface de Boy). La courbure de l'espace temps correspond au fond pour moi à l'inflexion modale de la signifiante en ce que celle-ci autorise néanmoins du singulier comme des plus partagés (c'est la fonction Père).

Le vide — à ce niveau de symétrie maximale — peut (dans la relativité générale) apparaître comme « une configuration symétrique de l'espace temps » (*ibid.*, p. 41). Or « il existe trois types d'espace-temps symétrique : ceux de Minkowski, de de Sitter, et l'anti-de Sitter (aux courbures respectivement nulle, positive ou négative »<sup>12</sup>). Mais surtout « ces espaces-temps généralisent les trois types de surfaces symétriques : le plan, la sphère, et le plan hyperbolique<sup>13</sup> » (*ibid.*). Et plus précisément : « Tous trois sont de symétrie maximale, et candidats au statut de vide de la relativité générale » (*ibid.*). La courbure de l'espace de de Sitter est la dite « constante cosmologique » ou « courbure du vide ». « Elle se manifeste comme une expansion cosmique [...] » Et encore : « Le vide de la relativité générale serait ainsi assimilé à l'espace-temps de de Sitter. Perturbé par la matière-énergie, il devient l'espace-temps dans lequel nous vivons » (p. 42).

Dans la psychanalyse, avec sa théorie du signifiant, le  $S_1$  détermine des  $S_2$  peu individualisables et fonctionnant en champs (en réseaux, dis-je), c'est-à-dire selon des interactions qui permettent de les aborder dans leur collection (c'est ledit Autre). Cette organisation — quantique, d'une certaine façon — se donne comme l'aliénation du sujet (de l'Un du  $S_1$  à l'Autre). Et, à mon avis, pour décrire cette aliénation, on part du vide, réarticulé comme Un, pour aboutir, selon tel vide, à tel état particulier du champ signifiant, dont la structure de l'ensemble des particularités se donne comme chaos de l'Un, manière de spécifier en allant plus loin le Yad'l'Un de Lacan. Une « symétrie » maximale opère ici qui permet de revenir de l'Autre à l'Un, au profit du sujet sé-paré (Lacan) d'un clivage risquant de faire barrage et donc au profit d'un clivage faisant passage.

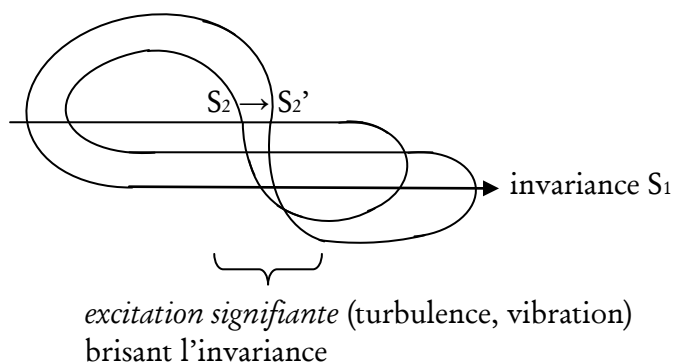
En général un espace-temps courbe ne présente pas de symétrie maximale. Non plus un état « excité », comme l'est un champ signifiant — dans lequel l'opération signifiante (comparable à celle d'une particule) brise par translation l'invariance qu'on lui supposait et qui est déportée sur le  $S_1$ .

---

<sup>12</sup> Marc Lachize-Rey, in *La Recherche*, op. cit., p. 41.

<sup>13</sup> Voir R.L., « Sur les hyperboloïdes (de Leibniz au schéma I de Lacan) », conférence Lysimaque, 15 septembre 2018.

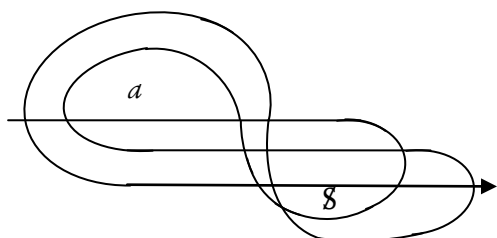




Le vide quantique (on pourrait aussi parler, au-delà de ces « quantas signifiants » (dis-je), d'une quantification signifiante, laquelle, avec Lacan, se donne dans l'œdipe, ce qui m'amène à parler préférentiellement de quotité plutôt que de quantité ou même de quantification) est rempli d'un champ électromagnétique, ce qui permet de parler de « fluctuations du vide » et de « particules virtuelles » (comme le sont les signifiants — et je les dis : fiduciaires, plutôt que virtuels, comme leur contingence prime sur leur arbitraire). Ces différentielles opérant de manière minimaliste de vide en vide, et reprises comme fractales, assurent la structure de cette coupure (faisant jonction d'un vide à l'autre) comme représentance.

La structure récursive du vide signifiant venant d'abord en hypothétique (pointée par sa nomination) se présente — dans sa valeur de « quintessence » — en quarte ordonnée :

(nom  $\rightarrow (S_1 \rightarrow (S_2 \rightarrow (a \rightarrow \mathcal{S}))))$  où le  $\mathcal{S}$  est le littoral du signifiant  $S_2$ ,



et, plus exactement, où  $a$  est un caractère objectifié, et où  $\mathcal{S}$  est une lettre littorale.

Cela permet de redéfinir le sujet comme littoral (et clivé), tributaire de ce lettrage pour s'en définir comme « signifié de la pure relation signifiante » (Lacan), soit, pour moi,  $S_1$ . Comme tel il est temple, et apparaît productif (comme patron) et pas uniquement produit (compte rendu), exactement comme l'objet  $a$  est compte rendu et productif, les deux s'équivalant (dans l'indiscernabilité de l'attracteur fractal mettant en continuité  $S_1$  et  $S_2$ ).

## 3.2. Le détour quantique

La physique quantique se départit de l'engagement ontologique de la physique classique : ce qu'on observe est affaire d'interprétation et donc ce qu'on interprète est tributaire des instruments de l'observation. Et le discours, donc le langage et, en deçà, la parole sont parties prenantes de ces instruments. Je soutiens que ce qui se dit, ce qui se dit dans ce qui s'entend, quitte à ne plus oublier « qu'on dise » (rien d'impossible en l'affaire — surtout à considérer que « qu'on dise » échappe dans ce qui se dit dans ce qui s'entend), ne transparait que du fait de l'échange discursif lui-même. Ici plusieurs types d'échange sont à prendre en compte, précisément selon des dimensions distinctes :

— l'interlocution et de là le transfert dans la cure psychanalytique,

— la « tierce personne » et de là l'intervention de l'Autre et de la poétique qui s'y joue, à entériner ou moduler autrement cet Autre dans une variabilité qui ne la définit en rien d'avance,

— le temps logique — et à cet égard il faut souligner que le temps logique, comme l'interlocution ou la « tierce personne » ne sont affaire que de supposition : (a) supposition comme telle de ce qui se dit dans ce qui s'entend, (b) supposition de la recevabilité du trait d'esprit, supposition de la supposition, (c) supposition de la supposition de la supposition dans le trait d'esprit à entendre selon la texture du temps logique de Lacan.

Cette structure de supposition est précisément le facteur qui détache la physique quantique de la physique classique. Cette dernière s'attache à une réalité somme toute convainquante. Alors que la physique quantique vise un autre réel que cette effectivité et cette opérativité imaginables. Il s'agit, à mon avis, du réel du symbolique et d'abord du réel de la signifiante : effets réels de l'imprédictivité, mais aussi réel opératoire (évidé) de la récursivité. Ce réel dédoublé est celui du vide opératoire et de ses conséquences, mais aussi celui de la structure de l'opération d'évidement elle-même. C'est là une question de signifiante et de choix du/des foncteur/s en cause.

À mon avis, le chaos quantique s'assure de la structure d'échange et *vice versa*. En particulier un échange entre les foncteurs d'interprétation et l'interprétation (et de là l'interprété) à quoi ils mènent. Mais, à en décrire la fonction d'onde, l'on en arrive à la représentation d'un type d'onde que décrit (ou peut décrire) un attracteur étrange, l'onde y gravitant du flux à ce qui lui fait obstacle. Le passage de cet obstacle (représentation ou lettre caractère) au flux est précisément, selon moi toujours, la lettre littorale. Elle vient à réverbérer le vide sur ce qui lui fait obstacle. De là elle le transmet non sans changement de direction dont participe le contournement de l'obstacle. C'est en effet la même « chose » qui se donne dans l'obstacle et dans ce à quoi il est fait obstacle, et, dans cette veine, à ce qui résulte de cette identification, somme toute comparable à celle entre l'Un et l'Autre, où l'Un ne procède que de la compactification du Zéro, quand l'Autre s'appuie sur cette compactification pour s'en avérer lui-même compactifié.<sup>14</sup> En effet la « superposition » des états d'onde différenciés et successifs, par « vagues », dis-je, se transcrit en feuilletage simultané de celles-ci en un flux qui

---

<sup>14</sup> C'est aussi, selon moi, l'idée de l'identité de la coupure (qui peut faire barrage) et de la récursivité qui fait lien.

prend de là, par compactification, et donc condensation, son caractère de continuité, telle qu'y opère l'intensification intensionnelle de l'échange.

Ce flux n'est donc que la probabilité de la saisie d'une conséquence (ou d'une autre) de la compacité des vagues. « Et parmi tous les résultats possibles *a priori*, un seul est sélectionné, *au hasard*, par l'opération de mesure. »<sup>15</sup> Un tel hasard attendant à l'intervention de la mesure (ou plus généralement de la saisie de la fluence) spécifie l'imprédictible à quoi toute signifiante conduit au travers de son ouverture à une saisie qu'elle ne vaut cependant pas par elle-même. Une telle réduction des possibles (soit, selon moi, l'élimination constitutive de l'induction) détermine, dans cet aléatoire, l'Un de différence avec lequel compter, réversivement, dans l'interprétation. C'est dire que l'Un transparait du chaos de l'évidement qui le suscite.

Le symbolique de la signifiante contredit ainsi la prédictibilité et le réalisme qui y conduit.

Il n'est pas étonnant que ce soit dans la même période que s'organisèrent, en 1927, au travers du congrès Solvay à Bruxelles, la confrontation de Niels Bohr avec Albert Einstein et, en 1929, à Davos, lors des deuxièmes Cours universitaires, celle d'Ernst Cassirer avec Martin Heidegger, les deux fois en terrain neutre. Je considère, surtout sous ce dernier abord des différends, que l'appréciation du symbolique est politique et conduit à des thèses qui s'opposent.

J'en déduis aussi qu'il n'y a pas de cohérence interne à une théorie qui ne dépende d'une décohérence qui lui soit externe. La cohérence de l'essaim signifiant de Lacan ( $S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow \dots$  dépend de l'obstacle (valant décohérence) qui lui donne un coup d'arrêt en permettant une certaine saisie du flux de signifiante, dès lors extérieure à celui-ci et spécifiant sa décohérence : ( $S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow \dots (S_1 \rightarrow S_2) \dots)$ )). Autant dire que je n'ai que faire d'un monde réel existant objectivement (en lui-même) en dehors de mon observation ; de toute façon aborder un tel monde ne peut se faire que de façon signifiante. Malgré Einstein, Podolsky, Rosen, aucun formalisme ne saurait être complet ou répondant à toute question (comme je conçois que Gödel l'aborde par la négative) : une ouverture y est nécessaire et celle-ci tient à l'échange qui s'effectue entre le réel (supposé, bien sûr) et le formalisme (incluant cette supposition) qui cherche à l'atteindre, en rendre compte, ... Ici, dans cet exposé, je focalise l'attention surtout sur le formalisme du flux de la signifiante, soit de l'échange, et donc du vide opératoire et de la récursivité qui en participent.

Une telle incomplétude, nécessaire, est théorisée dans la psychanalyse comme fonction phallique et complexe de castration, fonction Père et complexe d'Œdipe. L'inconscient s'en détermine, à partir d'un refoulement touchant la représentation et donc l'obstacle au flux (refoulement proprement dit, secondaire) comme à partir d'un refoulement touchant le flux lui-même, primordial de ce fait. Toute la question est celle de la matérialité des signifiants. D'où les concepts de « lalangue » et de « linguisterie » de Lacan. À la différence des élèves de Saussure (et donc du *Cours*), je ne prends pas les signifiants pour objectivables. De là leur fonction chaotique et leur structure quantique, qui en constituent la matérialité, celle de l'ouverture de l'intension sur ses praticables. Déjà Nelson Goodman impliquait une imprédictibilité (qui touchait le signifiant — ainsi de *grue* — quand il s'agissait de l'intégrer dans le discours sans limiter pour

---

<sup>15</sup> Étienne Klein et Carlo Rovelli, *Pour la Science*, hors série, n° 107, mai-juin 2020, p. 17.

autant celui-ci). Même attitude (quand même !) chez W. V. O. Quine et son pseudo-paradoxe du pendu : plutôt s'agit-il d'être exhaustif en ce qui concerne les hypothèses qu'on échafaude à propos d'une événementialité. On peut encore en considérer les prémisses dans Freud (« Sur les deux principes de l'événementialité psychique »), quand il distingue noèse et sentiment ou sensation (la science et l'art), comme il le fera de l'intellectuel et de l'affectif avec « La dénégation ». Sur le même mode, « Le temps logique... » de Lacan ne s'appréhende pas comme « l'énigme des chapeaux rouges » (voir Hintikka à cet égard — je ne vais pas plus loin ici).<sup>16</sup>

De tout cela je soutiens que la signifiance, l'inconscient, la psychanalyse n'ont pas la même cohérence (ne font pas valoir la même vérité) que celle dont on parle communément, malgré leur proximité du standard scientifique (passant alors par une voie imprédictive), et que la psychanalyse qui met en action la signifiance dans l'exercice de la parole comme échange conduit constamment à un autre mode de vérité encore, disant : « Moi, la vérité, je parle ».

Contre ce que soutient le paradoxe EPR considéré isolément<sup>17</sup> — comme Einstein et ses collègues le soutiennent — l'incomplétude de la théorie quantique est un avantage : elle se fonde d'un vide opératoire qui échappe dans ce qu'il produit et qui persiste à le marquer d'un évidement — au même titre qu'opère la signifiance. Ma question est en effet : peut-on théoriser, y compris la physique la plus matériellement accessible, sans le support du langage à cette théorisation. Il n'est donc pas besoin de suivre N. Bohr dans sa théorie d'une complétude de la physique quantique. En effet l'hypothèse de localité, congruente à la théorie de la matérialité, ne tient, à mon sens, qu'à s'adjoindre asphériquement à une globalité trouée (impliquant une faille et la prise de celle-ci en coupure constitutive — sachant qu'une coupure, dans une surface du moins, se présente comme un nœud).

Est-on de là fondé à parler d'intrication du vide avec la matière ?, d'intrication du signifiant et du réel ? Je le soutiens, d'autant que l'hypothèse de localité isolée ne saurait s'imposer. L'intrication domine.

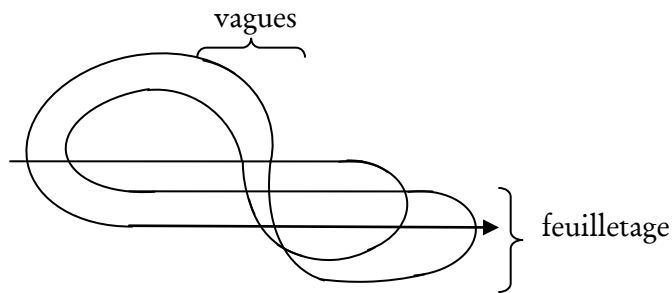
Le problème se présente ainsi : ou bien chaque élément vaut par lui-même, individuellement, ou bien il ne vaut que dans un échange, avec au moins un autre. Cette dernière option est la mienne — et celle-ci correspond bien à la structure d'échange du signifiant, justifiant la pratique transférentielle de la psychanalyse.

La compacité inhérente à l'inconscient (Freud : celui-ci est, historiquement, composé d'éléments superposés au même lieu, ce qu'une ville matérielle n'accepterait pas), cette compacité admet, comme le feuilletage de la signifiance, une superposition d'états.

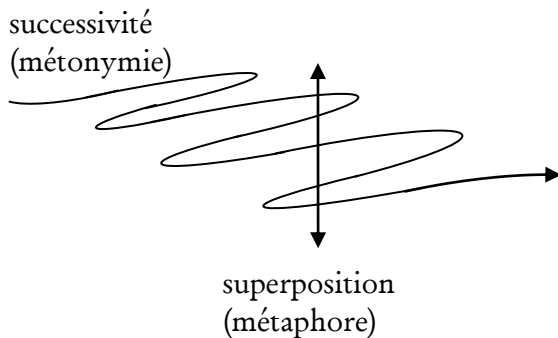
---

<sup>16</sup> Voir R.L., *Sur le temps logique de Lacan*, Lysimaque.

<sup>17</sup> Mais EPR = ER, cf. R.L. (à partir de Maldacena, « L'intrication quantique est-elle un trou de ver ? »), « Contre la matérialité allant de soi des objets et des réels », in *Principes de pathologie (1968-2018)*, Lysimaque, 2021.



Le signifiant accepte en effet une telle superposition d'états auxquels mènent les diverses « vagues » signifiantes.



Je cite dès lors Klein-Rovelli (à propos de la théorie de Carlo Rovelli) :

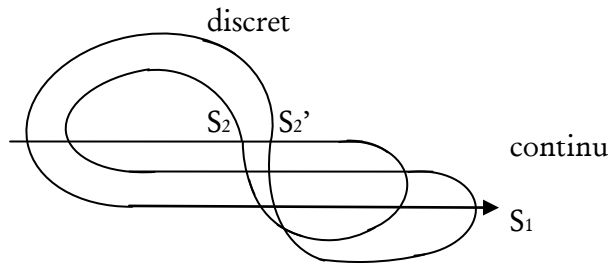
« Les états ne décrivent pas le système observé lui-même, mais une relation entre le système et l'observateur » (p. 22).

C'est cette « relation » entre le système et l'observateur que je considère comme signifiante — et dans les deux sens : dépendant de ce que serait le système s'il existait en soi (mais ce n'est qu'une supposition), et dépendant de la théorie (des modes signifiants) de l'observateur. À vrai dire cet abord des choses rejoint le transcendantal kantien et la question de l'accès aux objets. De là on retrouve le « transcendantalisme » de J.-Y. Girard (*loc. cit.*, p. 28-29).

Disant cela je fais un choix : noétique, signifiant, philosophique et, somme toute, politique. Je le dis politique, car il s'agit de voir où mène ce choix, tous points de vue pris en considération (hors point de vue prévalent, donc). Et ce choix m'amène à soutenir que ce qu'il est convenu d'appeler « espace-temps » est *à la fois* (c'est-à-dire en continu) discontinu (et cela

assure l'espace dans sa segmentation) et continu (au sens du temps intensionnel d'Augustin). L'évidement (Zéro) détermine le continu (de l'Un). L'espace inclut assurément des trous, des ruptures, une non-connexité. Mais, simultanément, il gagne en continuité par sa compactification (et qui plus est, selon une fonction signifiante, par sa compactification par le vide).

Le vide, c'est d'abord l'insaisissabilité de la fonction temps considérée en intension. Ce sont les échanges productifs, mais appelés à se transformer pour se matérialiser en leurs assises objectives.



Une théorie imprédicative du signifiant soutient tout cela. Cela explique, à mon avis, que le temps logique de Lacan tient la route en ces termes spatio-temporels de discontinu et de continu.

Le schéma d'attracteur étrange, façon Lorenz, que j'utilise correspond, à mon sens, aux théories de « rebond » : en terminer avec ce qui existe (à un « point limite ») n'empêche en rien de rebondir pour produire du neuf depuis cet évidement. La physique quantique attend donc une topologisation opératoire de ce qui la constitue, en termes de superpositions d'états et d'intrication. Dit autrement, elle présente une poésie qu'on ne peut que dégager de son cache.

Selon moi, déterminisme et surdéterminisme (supprimant tout arbitraire, y compris signifiant — comme je conçois ce concept) n'empêchent nullement une absence de prédictibilité. Car les signifiants (du fait de leur non-identité à eux-mêmes, c'est-à-dire de l'inclusion d'un zéro, ou vide opératoire, en leur sein) ne se définissent que dans une variation, les distinguant d'avec eux-mêmes.

Je penche donc pour l'interprétation de la physique quantique en termes relationnels, comme l'a proposé C. Rovelli. L'interprétation relationnelle contraint à n'aborder le monde physique que par secteurs selon les relations qui opèrent dans chaque secteur et le déterminent dans sa particularité. Somme toute, ce n'est guère différent de ce qu'on obtient en psychanalyse avec la théorie, elle-même relationnelle, du signifiant. Ici un hors point de vue s'impose, car comme le disait Richard Feynman, cité par Klein et Rovelli :

« Les lois plus générales de la physique admettent souvent des formulations et des interprétations très différentes ; mais un bon théoricien doit savoir les utiliser toutes, car nul ne sait laquelle se révélera plus efficace » (*ibid.*, p. 22).

Dès lors, à utiliser des templets (formulations et interprétations associées) disparates, on est tenu de prendre en compte tous les secteurs d'interprétation du monde.

Cela a pour conséquence de « discrétiser » l'espace-temps en liant néanmoins ce discontinu au continu par la mise en continuité de ces secteurs pourtant bien distincts l'un de l'autre.

#### 4. Hölderlin et le choix apaisé du chaos

J'ai déjà abordé en quoi la poésie de Hölderlin était récurrente. Je dirai maintenant en quoi sa *fonction* (et non tant sa facture ou son contenu) est chaotique : chaotique comme l'a été la vie de Hölderlin. Pour ce faire je reprendrai les derniers poèmes, écrits « entre 1807, année où il devient le pensionnaire du maître ébéniste Zimmer à Tübingen, et sa mort, le 7 juin 1843 »<sup>18</sup>.

« L'impression de limpidité, de simplicité — des thèmes comme de la langue — que le lecteur peut ressentir à leur abord ne va pas sans trouble, comme si la transparence recelait quelque secret impénétrable dont cette simplicité même serait l'indice et le voile. Car la langue de tous porte ici des traits singuliers : ce sont les accents, les intonations, le timbre et le phrasé même d'une voix qui ne nous semble par instants si proche que parce qu'elle nous parvient du plus lointain, du plus inaccessible et qu'elle en porte les marques ; lorsque nous l'écoutons résonner en nous, son étrangeté atteint la nôtre qu'elle révèle » (suite reprenant une part de l'introduction, p. 8).

C'est censément le temps de la psychose — mais est-ce bien le cas ? Plus de 35 ans de semi-réclusion... Mais Hölderlin n'est pas fou. Toute la question est d'accepter son discours poétique pour se mettre à la disposition de ce chaos : retour amont, comme il l'avait soutenu, pour questionner la récursivité et de là la dépendance à l'égard des conditions initiales, simplicité du complexe, dynamique de l'immobilité, indéterminisme du déterminisme, présupposition de l'imprédictible ; nous ne sommes cependant pas dans une contradiction indiquant une schize du poète, mais il nous faut admettre qu'il fait valoir une structure moebienne du littoral, établie sur la mise en continuité des opposés. Ici le poétique, grandiose, superlatif et heureux, s'oppose au rabougrissement de la vie. De là l'indiscernabilité des oppositions du chaos poétique dont il fait écriture à l'encontre de l'existence elle-même.

Hölderlin a-t-il basculé dans la psychose après (et du fait de) la mort, en 1802, de Diotima (Suzanne Gontard), son grand amour ? Rien n'est moins sûr, car son hospitalisation n'est intervenue qu'en 1806. Psychose latente ? Schizophrénie « décompensée » ? Mon propos n'est pas de faire le montage psychopathologique de Hölderlin. Mais, même dans des moments de grand chamboulement, la poésie de Hölderlin tient la route, si on veut bien lui reconnaître la même fonction d'expression subjective qu'en l'absence de trouble. Je tiens en effet que la psychose exprime crûment — si on sait y reconnaître l'enjeu signifiant — ce que la névrose refoule. *Les Chants de nuit* se prêtent ainsi à un décryptage « chaotique » de ces poèmes. Je m'y suis déjà essayé.

---

<sup>18</sup> Prière d'insérer de Jean-Pierre Burgart, pour Hölderlin, *Derniers poèmes*, éd. bilingue William Blake and Co. édit.

C'est d'autant plus évident dans les derniers poèmes (parfois appelés « poèmes de la folie »), du moins pour les rares pièces qui sont parvenues jusqu'à nous. Aussi — comme dans des textes antérieurs<sup>19</sup> — c'est le schématisme borro-projectif que je soulignerai (récursivité *sive* coupure) — mais opérant plus de trente-cinq ans durant entre l'écriture ouverte sur le large monde et la vie semi-confinée. De toute façon le chaos psychique n'enlève rien à la structuration récursive de l'inconscient, telle qu'elle ressort des poèmes de cette période qui sont des hymnes à la vie au travers de la nature et des saisons. Ici le littoral se situe entre la poésie et la vie.

Pour fixer les idées sur l'évolution psychotique, je reprends quelques éléments de la notice biographique de la Pléiade.

« . 1801 [avril] [...] son désarroi s'aggrave, mais l'œuvre se poursuit.

. Janvier 1802. — Certes des signes de maladie étaient apparus dès 1801 [...].

. Juillet 1802. — Il arriva chez sa mère méconnaissable, « frappé par Apollon », comme il l'écrira lui-même ; et pour apprendre [...] la mort toute récente de Suzette Gontard. Après une phase d'extrême violence, sa folie se calma.

. 1803. — L'état de Hölderlin est plus stable. [...] Néanmoins Schelling, qui lui rend visite au cours de l'été, est effrayé par son aspect négligé et le « délabrement » de son esprit.

. 1805 — Un médecin qui l'examine en juin 1805 déclare en particulier que « sa folie tourne à la frénésie et qu'il est impossible de comprendre son langage, qui semble un mélange d'allemand, de grec et de latin ».

[. août 1806 — Hölderlin entre en clinique.]

. 1807-1843 — Après un séjour d'un an à la clinique, sans résultats positifs, Hölderlin est confié au menuisier Zimmer [...] au cours de l'été 1807. Il vivra là les dernières années de sa vie [...]. »

\*

Néanmoins les poèmes de Hölderlin restent limpides — et font encore état de la structure des choses (la nature), même s'il les signe d'un pseudonyme (Scardanelli) parmi d'autres, avec parfois des datations fantaisistes, en faisant précéder « sa » signature d'un « [en toute] avec humilité », *Mit Untertarnigkeit*. Quelques thèmes bien acceptables font état de la coupure du sujet, se résolvant de manière littorale.

Ces derniers poèmes sont « bien gentils », ils aplanissent les difficultés au vu du paysage : la nature a pris tout le champ, contre la civilisation bourgeoise qui avait rejeté Hölderlin. Que symbolise la nature pour lui ? Le calme du paysage, la récurrence des saisons qui répondent à l'attente, leur grandeur, voire leur noblesse, tout oppose la nature au psychique. Et pourtant... la nature prend la place du dieu (restons spinoziste) et derrière la récurrence, c'est la récursivité du subjectif qui se profile dans cet échange avec le dieu nature.

Le retour amont se présente comme un retour à la nature. La simplicité du contenu poétique relatif à la nature réduit la complexité des rapports avec les gens, immobilité du

---

<sup>19</sup> R.L., « Blanchot, le tournant de la *philia* », et « Actualité familiale de la stichomythie », in R.L., *Politique de la lettre en période d'épidémie*, Lysimaque, 2020.



paysage variant néanmoins avec les saisons en miroir de l'immobilité de Hölderlin. Le déterminisme des époques se succédant dans la nature est le pendant de l'indéterminisme psychique, l'ouverture de l'inconscient à toutes les langues, évitant le retour à la « manie » de la frénésie ayant marqué la décompensation psychotique. L'attente satisfaite de la succession des jours et des saisons colmate l'inattendu de l'*Auftrieb* (Freud, je traduis : « l'essor pulsionnel ») de la psyché. Ici l'écriture souligne implicitement la concordance des opposés, du sujet et des choses.

Face à l'incurie du sujet, ce dernier s'adresse à la nature pour en tirer (par imbibition ?) force et sérénité.

C'est plutôt en contrepoint qu'il faut lire ces « poèmes de la folie », afin d'y reconnaître la tentative de se disjoindre de tout « délabrement » psychotique.

C'est donc en termes de coupure — passant par le sujet ou entre le sujet et le monde — que les choses, ou plutôt le sujet, gagnent en assurance : sur le mode de questionner la coupure. Soit celle-ci est extrinsèque (voire prédicative) entre Hölderlin (fermé, enfermé, terne) et le contenu du poème (ouvert, brillant) ; soit elle est intrinsèque au poème comme ce fut le cas auparavant (j'insiste sur les *Chants de nuit*) au début de la période psychotique.

Je reprends donc ce que je disais au début de ce paragraphe : « De toute façon le chaos psychique n'enlève rien à la structuration récursive de l'inconscient, telle qu'elle ressort des poèmes de cette période qui sont des hymnes à la vie au travers de la nature et des saisons. »

La structure projective de la psychose — comme celle de la poésie — se retrouve opérer entre ces deux coupures :

(1) la coupure asphérique en ligne sans point qui renverse l'orientation du plan projectif et fait du sujet un objet de la psychose ;

(2) la coupure sphérique en point hors ligne qui maintient l'orientation du plan projectif. Mais grâce à celle-ci la position récursive du sujet peut se maintenir — *projetée sur l'extérieur*, la nature — en face de la position prédicative relative au monde

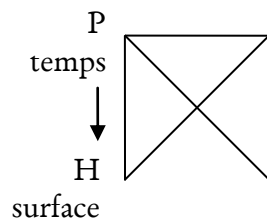
Le terme « chaos » (au sens commun) s'oppose, mais asphériquement, au chaos récursif de l'inconscient. Resterait à travailler l'hypothèse que justement dans cette continuité entre écriture et structuration psychique, ces poèmes rendent compte de ce travail du chaos signifiant qui est structurant pour Hölderlin en lui « permettant » d'écrire des poèmes « qui tiennent la route ». Son cadre de vie s'y prête, avec la famille d'un menuisier, non dans un hôpital ni dans sa propre famille.

## Conclusion

La structure d'échange est bloquée chez Hölderlin à partir de 1806. Ses derniers poèmes, *a contrario* d'un échange avec le monde, insistent sur le côté hiératique de la nature. Et ce même côté d'évidence est quand même un mode du vide, dont Hölderlin dans sa période psychotique ne sait pas — semble-t-il — se débrouiller. Le chaos de l'Un est l'identité (cf. J.-Y. Girard) au non-identique à soi-même. C'est précisément cette identification qui manque à Hölderlin en cette période. De là l'opposition sans connexion de deux vides : un vide opératoire et un vide inamovible et « pesant ».

Le chaos (dans le « chaod'l'Un ») remplace le « y a » de Lacan (dans le « Yad'l'Un »). Et c'est heureux, car sinon cela mettrait le Yad'l'Un à la remorque d'un *es gibt* (« il y a ») heideggérien, lequel ouvre à l'ontologie du donné (*geben* = « donner »). En fait, ce donné d'évidence, Hölderlin le trouve alors dans la nature, telle qu'elle s'impose à son regard.

Dans *Les non-dupes errent* (le 9 avril 1974), Lacan indique que, dans la suite de ce qu'il élabore avec « Le temps logique... », il faut associer une fonction surface et une fonction temps. De la fonction temps Hölderlin, dans la seconde partie de sa vie, ne fait rien, laissant l'image du monde et de la nature faire fonction surface, sans les rapporter l'une à l'autre.



Comme le temps est, pour moi, d'abord intensionnel et modal, et que la surface est extensionnelle et propositionnelle, la surface du monde que Hölderlin a devant sa fenêtre est bien hiératique, hors temps, même à regarder passer les saisons. Et l'enthousiasme dont il fait preuve dans ses poèmes vient bien en contrepoint de la morosité d'un confinement, y compris tout relatif. Tout cela s'entend bien à faire la balance entre le vide de l'existence et sa projection sur le monde, transposée poétiquement en une jouissance que le sujet confiné ne vit pas plus loin que son regard.

Le kaolin, le chaod'l'Un, est la consistance donnée au vide : c'est la lettre comme littorale qui est « matière » du langage, donc de l'inconscient — et Freud en développe de multiples abords dans la *Tramdeutung*, la psychopathologie de la vie quotidienne, le *Witz*, entre autres. Hölderlin en décrit — psychotiquement — une jouissance hors sujet, une jouissance toute donnée à la nature et ses beautés.

Cette matière de langage est configurée, travaillée, façonnée par le signifiant (soit le moule), auquel mène la lettre littorale. Le signifiant n'est ainsi que de la lettre réorganisée depuis son littoral.<sup>20</sup> Et cette réorganisation est facilitée par le fait que littoral ou signifiant, ces structurations du symbolique ne sont constituées que de vide, tant celui du non-rapport passant au rapport que celui de l'hypothèse à l'œuvre. Selon un tel temple, allant du compte rendu au patron, la lettre (chez Lacan) spécifie et mobilise ce que la représentation (chez Freud) présente d'immobile (en impliquant dès lors un change de représentation, comme le littoral implique un change de caractère). Cette Autre consistance attendant à la lettre demande un changement de moule.

<sup>20</sup> R.L., « Le langage comme littoral », in *Che vuoi ?* n° 26, *La langue intime*, L'Harmattan.